

## **ORIENT – OCCIDENT LES ALEAS DU DIALOGUE DES CULTURES**

**Abdelaziz KACEM**

Le clash des civilisations, nous sommes nombreux à en réfuter la fallacieuse inéluctabilité. Samuel Huntington, un théoricien de la guerre du Vietnam, se recycle en prophète de malheur, au moment où les Etats-Unis sont désemparés de n'avoir plus d'adversaire, du fait de l'effondrement de l'Union Soviétique. Les islamistes se disent : « Vous voyez bien qu'ils nous cherchent. Ils ne vont pas tarder à nous trouver. Regardez les caricatures. Parlons-en ».

Un journal danois, le Jyllands-Posten, s'est amusé à ridiculiser le Prophète. Prié de s'excuser, il se rebiffe et argue de la liberté d'expression. Et puis, un peu d'humour n'a jamais fait de mal à personne.

En fait, l'initiative du journal danois n'est pas aussi innocente qu'on a voulu le faire croire. La rédaction a des sympathies affichées pour les néo-conservateurs américains. Des soldats danois font partie des forces d'occupation de l'Irak. A cela s'ajoute une xénophobie rampante qui a atteint son paroxysme lors des dernières élections législatives. Une affiche particulièrement choquante représente un musulman en posture de genuflection pour la prière et un danois pur-sang lui assénant un coup de pied au derrière pour le bouter hors du pays. Personnellement, une des douze caricatures m'a profondément choqué, celle qui a pour titre *La face de Mahomet*, la tête du Prophète y est présentée sous forme d'une bombe, la mèche en feu. Pour certains, c'est un véritable appel déguisé au lynchage. Aussi laïque que je puisse être, je me sens concerné, moi-même, et je m'inquiète.

Nous avons toujours mis en garde contre l'amalgame entre musulman et islamiste. Nous avons toujours prévenu : Jamais vous ne viendrez à bout du terrorisme islamiste, sans l'islam.

Le journal danois aurait-il voulu apporter de l'eau au moulin intégriste, qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Parler de liberté d'expression, à des jeunes asservis au totalitarisme politico-religieux relève du tragi-comique. Précarité sociale, déficit culturel, horizons bouchés, le décollage économique, même la langue de bois s'abstient désormais, par pudeur, d'en parler ; la cause palestinienne est plus que jamais dans l'impasse. Pour la majorité, tous les désespoirs sont permis. Une religiosité morbide mais compensatoire, prend le relais avec une logique terrifiante : ils nous prennent notre ici-bas, ils ne nous voleront pas l'au-delà. Ces jeunes sont convaincus qu'en défendant l'image du Prophète, jusqu'à la mort, si besoin est, ils ne font que légaliser un certificat de propriété au paradis. On peut en rire. Mais je ne le conseille à personne. En tout état de cause, ces caricatures ont-elles fait avancer la démocratie et la liberté d'expression d'un pouce dans le monde ? Rien n'est moins sûr. Ce qui est certain, c'est que des dizaines de manifestants au total en sont morts et la tribu crie vengeance.

La misère matérielle et intellectuelle qui sévit dans le monde arabe, qui en est responsable ? La réponse est toute faite, chez la plupart : c'est l'Occident ! Ne serait-ce que parce qu'il soutient des régimes pourris. La théorie du complot est plus que

jamais invoquée. Les plus réalistes ajoutent : nous ne devons, en dernière analyse, nous en prendre qu'à nous-même. Cette théorie agace nos amis européens qui crient à la paranoïa. Je n'y crois pas, pour ma part, et pourtant je reste perplexe face à des manipulations bien réelles qui ont abouti à la situation où nous nous débattons. J'y reviendrai.

Nous suivons la construction de l'Union Européenne avec autant d'espoir que d'appréhension. L'espoir d'une meilleure compréhension de nos difficultés et la crainte de la voir tourner le dos à sa dimension méditerranéenne. Un constat : plus l'Europe s'élargit, plus elle se ferme au voisinage.

L'Europe ne se réduit pas pourtant à sa géographie. « *Elle ne se réalisera, écrit l'éminent médiéviste Jacques Le Goff, que si elle tient compte de l'histoire. Une Europe sans histoire serait orpheline et malheureuse*<sup>1</sup>. » Je me sens citoyen à part entière de l'Europe historique. Nous nous sommes frottés jusqu'au sang, de l'antiquité à nos jours. Notre proximité est cutanée. Il en est résulté une sorte d'affrèment. Tout autant que ceux du sang, les liens du sens créent une parenté.

Le monde arabe, avant la lettre, pendant toute son époque romaine, et plus tard par le biais de l'Espagne et de la Sicile musulmanes, fournit à l'entité et à l'identité européennes, nombre d'éléments constitutifs. Ce vieux continent, l'Europe qui, faut-il le rappeler, porte le nom d'une princesse phénicienne, reçut du Moyen-Orient, bien avant le christianisme, bien d'autres cultes, ceux d'Adonis, d'Attis, d'Astarté et autres Isis.

On a tendance à occulter ce que la latinité doit aux prestigieux *pères apologistes* maghrébins : saint Cyprien, évêque de Carthage, Arnobe de Sicca, le premier à avoir formulé le fameux « pari » dit de Pascal, Lactance, surnommé « le Cicéron chrétien », et, surtout, ce génial enfant de Carthage, Septimius Florens Tertullianus (155-222). C'est lui qui crée la langue théologique des chrétiens d'Occident. Auteur de plus de trente traités dont un chef-d'œuvre, *Apologeticum*, son style est flamboyant et ses néologismes dotent cet idiome, de notions et de termes de base tels que *trinitas*, *sacramentum*, *persona*...

C'est à partir de Carthage que la messe cesse d'être dite en grec au profit du latin. Carthage, la Phénicienne, avait déjà transmis l'écriture à l'Europe. Carthage, la Romaine, lui apprit à écrire en cursif.

Saint Augustin invente l'autobiographie et s'impose comme l'écrivain le plus accompli de l'antiquité chrétienne. Mais sa haute stature dérobe à notre vue plus d'une éminence. Je pense notamment au plus grand écrivain païen d'Afrique, fervent adepte d'Isis, le non moins célèbre Apulée (125-180), le seul à avoir eu de son vivant, deux statues, suprême hommage de sa Carthage natale.

Saint Augustin, Tertullien, Apulée, Lactance, Arnobe, saint Cyprien, des noms qui ont, pour des oreilles occidentales, une consonance latine. Ils sont Maghrébins de souche et s'ils venaient à ressusciter, leur faciès ne serait en rien différent de bien des visages d'immigrés.

---

<sup>1</sup> J. Le Goff, préface de *La recherche de la langue parfaite*, de Umberto Eco, Ed. du Seuil, Paris 1994, p. 9

Plus de dix-huit siècles nous séparent d'Apulée. Son roman, *l'Âne d'or ou les Métamorphoses*, n'a pas pris une ride. L'auteur y insère un conte que l'on ne trouve nulle part ailleurs : *Eros et Psyché*. C'est, selon Octavio Paz, « l'une des premières apparitions de l'amour au sens strict du mot. » Il annonce en la matière, « une vision destinée à modifier, mille ans plus tard, l'histoire spirituelle de l'Occident<sup>2</sup> ».

Ici, en Europe, l'on se réfère, à la civilisation gréco-romaine ou à la civilisation judéo-chrétienne. A l'une et à l'autre, mes aïeux ont beaucoup apporté.

« Il y a longtemps, écrivait l'éminent philosophe espagnol José Ortega Y Gasset, que je soutiens que nous n'aurons jamais du Moyen âge européen une intelligence exhaustive si nous continuons à le regarder en en centrant l'histoire dans la perspective exclusive des sociétés chrétiennes. Le Moyen âge européen est, dans sa réalité, inséparable de la civilisation islamique. Ne consiste-t-il pas précisément dans la coexistence, positive et négative tout ensemble, du christianisme et de l'islam sur une aire commune imprégnée par la culture gréco-romaine<sup>3</sup>. Saint Thomas a appris son Aristote dans Avicenne et Averroès<sup>4</sup>. » Tout porte à croire que le philosophe a prêché dans le désert, seul espace à la mesure des grandes voix.

Les Arabes sont ulcérés de se voir jeter à la figure les disgrâces de leur présent. Mais ils ragent de voir que l'on méprise également leur glorieux passé. Il y a lieu de se demander si les Arabes sont mal aimés parce que méconnus ou méconnus parce que mal aimés.

En 1975, lors du déclenchement de la terrible guerre civile libanaise, une responsable américaine, Jane Kirkpatrick, alors déléguée aux Nations Unies, entreprit de faire connaître à ses concitoyens les tenants et aboutissants de cette tragédie. Au cours d'une émission télévisée, usant de tous ses ressorts pédagogiques, elle commença par expliquer qu' « Au Liban, il y a d'une part les chrétiens, d'autre part les Arabes. » Madame Kirkpatrick, de par ses hautes fonctions internationales, était censée connaître le monde. Elle n'est pas la seule à confondre islam et arabité, un amalgame dans l'amalgame. De pareilles sorties sont en effet souvent proférées, non sans aplomb, par des politiques occidentaux dont dépend la destinée des relations entre les peuples.

Le Liban avec ses musulmans et ses chrétiens est un pays membre de la Ligue des Etats arabes. La contribution présente et passée de ses deux composantes à l'essor de la langue et de la littérature arabes est considérable. Sa guerre fratricide alimentée en partie de l'extérieur, n'a, à aucun moment, remis en question son arabité.

L'incompréhension entre le monde arabe et l'Occident, on le voit, relève d'abord de l'ignorance. Une lacune, quel que soit le désir d'apprendre, difficile à combler, par les temps qui courent. A supposer que la bonne volonté existe, il y a une pernicieuse

---

<sup>2</sup> Octavio Paz, *la Flamme double, amour et érotisme*, trad. Française, Gallimard, Paris, 1994, pp. 31-32.

<sup>3</sup> José Ortega Y Gasset, art. *Prologue au Collier de la Colombe* dans *Cahiers du Sud*, 42<sup>ème</sup> année, 1955, p. 209.

<sup>4</sup> *Ibid.* pp. 213-214.

détérioration qui ruine notre manière d'intelliger le monde. C'est ce que le grand poète anglo-saxon, T. S. Eliot résumait, il y a un demi siècle, dans une interrogation qu'il est urgent de méditer : « Où est la sagesse que nous a ravie la connaissance ? Où est la connaissance que nous a ravie l'information ? » Je regarde les émissions consacrées au Moyen-Orient. Ce qui s'y raconte s'apparente souvent à du commérage.

L'arabophobie, qui risque de devenir l'antisémitisme de demain, ne date pas d'aujourd'hui. Le professeur André Miquel résume en quelques lignes, douze siècles de confrontation euro-arabe : « *Ce problème des relations entre le monde arabe et l'Europe, entre les deux rivages de la Méditerranée, s'est posé essentiellement à quatre moments de l'histoire. D'abord, ce que j'appellerais la grande période arabo-musulmane, celle de la transmission des sciences grecques à l'Occident ; ensuite, l'époque des croisades ; puis l'époque des impérialismes, à partir du XIXe siècle ; et enfin la situation actuelle, qui s'articule autour de deux thèmes centraux : le pétrole et l'immigration*<sup>5</sup> ».

Les Arabes sont des sentimentaux, il suffit parfois d'un mot qui leur verse du baume au cœur, pour les soulager d'un siècle d'humiliation. Mais les mots gentils se font rares. Les blancs becs tels que Michel Houellebeck ou les ménopausées de l'intellect telles que Oriana Fallaci peuvent déblatérer à leur guise. Lévi-Provençal est mort, Massignon est mort, Aragon est mort, Jacques Berque est mort. « *J'ai connu et admiré Fanon écrivait ce dernier. Je ne partageais nullement son analyse misérabiliste des Arabes. Les Arabes, je les voyais, moi, comme ils se voient : d'anciens seigneurs, des conquérants injustement déchus, de vieux classiques avides de se remettre à jour*<sup>6</sup>. » Ce sont eux, précise-t-il, « *qui ont, du plus près et le plus longtemps, cumulé par rapport à l'Occident les vertus et les risques du même et de l'autre. Ils se sont noués à lui par une dialectique qui fut et sera, selon le cas, d'opposition, d'échange ou d'ambiguïté*<sup>7</sup>. »

Depuis la révolution industrielle, l'Occident n'a pas cessé d'inspirer aux Arabes une admiration craintive. L'arabisme laïcisant impulsé par le président Nasser avait réussi à fédérer musulmans et chrétiens arabes, autour d'une certaine idée du progrès. « *Vous n'êtes pas des minables, martelait-il, vous appartenez à une nation éternelle* ». Mais son discours déplaisait à des forces occidentales, appelons-les occultes, qui semblaient tout faire pour accentuer la dégénérescence des pays orientaux. « *Leur redressement, leur modernisation éventuels, affirme Maxime Rodinson, ne suscitent aucun enthousiasme. Ils risqueraient d'y perdre cette touche d'exotisme qui fait leur charme.* » Les politiques coloniaux s'alliaient, le plus souvent, aux « *conservateurs indigènes* » et traitaient, ajoute-t-il, « *les intellectuels nationalistes, qu'ils soient réformateurs ou révolutionnaires, socialisants ou non, de pâles imitateurs de l'Europe, poussés par des idées abstraites et mal comprises, à détruire leur propre patrimoine*<sup>8</sup>. » Amin Maalouf est de cet avis, qui dans son essai, *Les identités meurtrières*, conclut que l'Occident « *n'aime pas qu'on lui ressemble, il aime qu'on lui obéisse* ».

---

<sup>5</sup> André Miquel, (collectif) *les Arabes, l'islam et l'Europe*, Flammarion, Paris 1991, p. 97.

<sup>6</sup> Jacques Berque, *Arabies*, Editions Stock, Paris, 1978, p. 13.

<sup>7</sup> Ibid. p. 183.

<sup>8</sup> M. Rodinson, *La fascination de l'islam*, Lib. F. Maspero, Paris 1980, p. 96

L'arabisme commence à battre de l'aile après la cuisante défaite de juin 1967, pour s'essouffler après la mort de Nasser, survenue en septembre 1970. Sadate, son remplaçant à la tête de l'Égypte, va en accélérer le processus de perdition. Faisant partie des Officiers libres sous la conduite de Nasser, Sadate en était le maillon faible et parce que faible, les héritiers légitimes du Nassérisme, divisés entre eux, l'ont accepté comme président de transition, une sorte de René Coty à l'égyptienne. Mais l'homme, madré comme un bédouin, réussit à neutraliser ses adversaires pourtant plus intelligents que lui, en s'appuyant sur leurs ennemis jurés, les Frères musulmans. Il les sort de prison, les réhabilite et emprisonne à leur place ses frères d'armes. Musulman, soudain pratiquant, il se fit appeler le « Président croyant ». Cela sonnait comme un sobriquet à la grande joie des humoristes du Caire. Il a même envisagé d'inhumer les momies du Musée du Caire, conformément à la tradition islamique.

Homme des concessions, sans consulter ses pairs, faisant fi de la Ligue des États arabes dont le siège est pourtant au Caire, Sadate se rend en Israël à l'automne 1977. L'Occident applaudit, le monde arabe, ignoré, s'indigne et rompt ses relations avec l'Égypte. Mais l'opinion publique arabe lassée par le conflit israélo-palestinien ne se détourne tout à fait de l'initiative égyptienne qu'après Camp David, le président égyptien ayant fini par brader la cause palestinienne pour récupérer, sous certaines conditions demeurées secrètes, le désert du Sinaï, aujourd'hui démilitarisé.

Entré dans l'histoire par effraction, Sadate jouit en Occident d'une certaine image de marque, celle d'un homme de paix. Il est vrai qu'il a cassé un tabou, qu'il a rendu possible le dialogue israélo-arabe. Mais, faute d'avoir su exiger, quand il en avait le pouvoir, le règlement du conflit israélo-palestinien<sup>9</sup>, il s'est rendu coupable du pourrissement actuel de la situation. Ce qu'il a pu enfin réaliser entre l'Égypte et Israël, c'est la paix froide. Il ne tardera pas à être exécuté par les Frères musulmans, ceux-là mêmes qu'il avait naguère libérés des geôles nassériennes

Faute d'homme charismatique, le vide laissé par Nasser est vite comblé par le roi Faysal d'Arabie. Les progressistes arabes font un constat amer : *le Révolutionnaire est remplacé par le Milliardaire*. Strictement monogame, le monarque saoudien en impose par son ascétisme. Il dit et redit n'avoir qu'un désir : aller prier au Dôme du Rocher, à Jérusalem. Les Palestiniens, bien que laïques, se rangent derrière cet homme qui, sous la bannière de l'islam, s'engage à œuvrer à la libération de la Cisjordanie. Faysal sera assassiné à son tour, dans des circonstances encore mal élucidées.

---

<sup>9</sup> « [...] au début des négociations entre Kissinger, Rabin et Sadate, le président égyptien avait envoyé un émissaire spécial à Arafat pour lui montrer un projet d'accord qui contenait un paragraphe réaffirmant le droit des Palestiniens à l'autodétermination et à leur propre État. Arafat avait donc ordonné à l'Olp de s'abstenir d'attaquer Sadate pendant les négociations. Mais juste avant la conclusion de l'accord, Sadate avait dû céder sur ce point, et dans le texte final, aucune mention n'était faite de la cause palestinienne. Arafat se sentit floué. Il dénonça l'accord avec fureur, autant à cause de cette trahison que du document lui-même. »

Ury Avnery, *Mon frère l'ennemi, un Israélien dialogue avec les Palestiniens*, Ed. Liana Lévi et du Scribe, Paris, 1986, p. 85.

A la fin des années soixante-dix, les succès remportés sur la dictature et sur l'impérialisme, par la révolution islamique d'Iran, contrastaient avec les échecs cuisants de l'arabisme. L'Iran de Khomeiny, qui s'apprêtait à exporter sa « révolution » vers les pays voisins, déclarait le nationalisme arabe, faisant obstacle à son expansion, « *plus dangereux pour l'islam que le sionisme.* »

Le 2 août 1990, en occupant le Koweït, Saddam Hussein enfreint les règles les plus élémentaires qui régissent les relations entre pays frères. L'Etat agressé enfreint les règles à son tour, en demandant l'intervention d'une superpuissance étrangère à laquelle d'autres Etats arabes, au mépris de la charte de leur Ligue, se rallient. Ce qui fit dire à un nassérien : *Maudits soient l'agresseur et l'agressé.*

Le pétrole, cette chance transformée en malheur, a jailli dans des contrées non préparées, pour la plupart, à en faire un facteur de développement. Matière énergétique non renouvelable, le jour où il viendra à tarir, le désert reprendra ses droits et le bédouin, resté bédouin, n'en souffrira pas outre mesure. Le « milliardaire » restituera alors le flambeau au « révolutionnaire ». Pour l'instant, l'intégrisme ne manquera ni de financement ni de terreau pour pousser. Le grand vainqueur de la guerre d'Irak, c'est lui. Les Américains, faisons-leur confiance, donneront au chef charismatique à naître, les arguments qu'il faut pour leur compliquer l'existence.

Tout cela nous amène à ceci : le monde arabo-islamique vit en plein dans ce que F. Hoveyda appelle « le syndrome de Saladin ». Il reste émotionnellement bloqué dans le XIIIe siècle, celui de ces deux personnages honorés par Dante dans sa *Divine Comédie*, l'esprit et le glaive, à savoir Averroès et le libérateur de Jérusalem. Durant le XXe siècle, Saladin a été le personnage le plus joué dans le théâtre arabe. On vit depuis, dans l'attente de ce messie. On a cru assister à sa réincarnation dans plus d'un chef, de Nasser à Saddam Hussein, lui-même originaire de la ville natale du héros, Takrit, aujourd'hui martyrisée par les forces dites de « libération ».

Ce n'est pas un hasard si l'écusson figurant sur la casquette ou les épaulettes des officiers égyptiens, syriens et irakiens, représente l'aigle du vainqueur des croisés. Mais le Syndrome de Saladin est-il exclusivement arabe ? En Occident, n'est-on pas hanté par ce même personnage de légende, qui inspire à la fois une admiration, mais également un désir de revanche tout aussi anachronique ? En 1917, après sa victoire sur les Turcs, grâce à l'appui décisif de la légion arabe, le général anglais Allenby faisait son entrée dans Jérusalem et, cédant à une jubilation impertinente, déclarait : « *Aujourd'hui, les croisades prennent fin.* »

En 1920, le général français Henri Gouraud investit Damas, la Syrie ayant été accordée à la France dans la répartition du butin résultant de l'effondrement de l'Empire ottoman. Dès son arrivée, il se rend au mausolée de Saladin, non loin de la Mosquée omeyyade. Là, ayant réclamé l'attention, il choque toute l'arabité en déclarant : « *Saladin, nous voilà de retour. Ma présence ici consacre la victoire de la Croix sur le Croissant.* »

En Belgique, enfin, la nostalgie est suffisamment présente pour que non seulement la statue de Godefroy de Bouillon, l'un des mythes fondateurs du pays et de

l'Europe, trône sur la place royale de Bruxelles, mais aussi pour qu'à Bouillon, un Archéoscope portant le nom de l'«avoué du Saint-Sépulcre » offre aux visiteurs un voyage dans le temps, sur la trace des croisés et, selon le prospectus, rassemble « *le meilleur de la technologie et de la mise en scène pour vous faire revivre la première Croisade sur les traces du duc Godefroy, de Pierre l'Ermite et de milliers d'hommes en route pour Jérusalem.* »

J'y suis allé voir. On y glorifie l'homme de foi, et, au passage, on le lave tant bien que mal du sang des musulmans et des juifs systématiquement massacrés dans la « Jérusalem libérée ». Il ne l'a pas ordonné, mais il n'a pas pu lever le petit doigt pour l'interrompre. Certes, pour équilibrer la fervente version, quelques pages collées aux murs sont censées donner le point de vue arabe. Mais après avoir été conditionné par la projection d'un film technologiquement bien fait, il faut être un Arabe ou un chercheur motivé pour prêter quelque attention à de trop discrets témoignages contradictoires.

Le 11 septembre 2001, horrifié par le spectacle de l'effondrement des deux tours jumelles à New York, le monde arabe dans sa grande majorité était prêt à participer à l'éradication de l'esprit générateur d'une telle barbarie. Pour les plus conscients d'entre nous, c'était l'occasion rêvée pour en finir avec l'intégrisme criminogène. Il a suffi que G. W. Bush annonce la « Croisade » pour que l'indignation change d'orientation. Plus tard, la diabolisation de la résistance palestinienne, la guerre d'Irak, les mensonges d'Etat, les atrocités d'Abu Ghraïb et de Guantanamo, les prisons secrètes installées en Europe même, feront le reste.

Je crois à la rencontre historique des cultures. Nulle grande idée n'est sortie d'une autarcie intellectuelle. J'appelle au métissage culturel. Mais l'Occident veut-il de nous ? Par rapport à lui, nous sommes, pour emprunter à Ibn Arabi de Murcie une image forte, « des proches éloignés sans distance ».

Il est urgent d'élaborer des stratégies de dialogue entre Arabes et Européens, un dialogue intelligent et sans arrière-pensée, un dialogue capable d'identifier et d'approfondir les affinités. Car ces affinités existent. Or, L'histoire de ce dialogue est celle d'un tragique malentendu.

Le dialogue euro-arabe, c'est le Français Michel Jobert, alors ministre des Affaires étrangères qui en parle pour la première fois, au mois de décembre 1973. La Guerre arabo-israélienne dite de « Ramadan », côté musulman, du « Kippour », côté juif, venait d'avoir lieu. Le choc pétrolier qui lui faisait suite, battait son plein. Le monde arabe s'était déjà montré disposé pour entamer ce dialogue. Le Sommet d'Alger, déclarait, fin novembre 1973 : « *L'Europe est liée au monde arabe à travers la Méditerranée par de profondes affinités de civilisation et par des intérêts vitaux qui ne peuvent se développer que dans le cadre d'une coopération confiante et mutuellement avantageuse* ».

Ce dialogue parrainé, pris en charge par la Ligue des Etats arabes et par la CEE, fut boudé, suspecté puis franchement combattu par les Américains. Dans un discours prononcé à Chicago, en 1975, le président Nixon considérait le rapprochement euro-arabe comme « *une conspiration contre les Etats-Unis.* » Il n'avait peut-être pas tout à fait tort de nourrir des appréhensions à l'égard de ce tête-à-tête qui s'inscrivait dans

la logique de l'histoire et de la géopolitique. A l'époque, la France de Pompidou et de Jobert, ne céda pas face aux Etats-Unis de Nixon et Kissinger. Les Arabes qui, pour ce genre de débat, ont trop souvent envoyé le chaudronnier à la place de l'orfèvre, finirent, eux aussi, par être efficacement « dissuadés » de relancer le dialogue, en dépit des promesses que laissaient miroiter plus d'un projet d'échange et de coopération. Or, tout retour au *statu quo ante* s'accompagne toujours d'un surcroît d'amertume. Le problème reste entier. Il y a, depuis dix ans, le Processus de Barcelone. Mais, je ne vois rien venir.

Les malheurs actuels des Arabes et, dans une certaine mesure, ceux des Européens aussi, remontent à l'année de disgrâce 1979. Retenez cette date. Les grands bouleversements passent souvent inaperçus. C'est la pudeur de l'histoire, au sens où l'entendait Borges. 1979, c'est l'année où les efforts pour le progrès dans le monde arabe ont reçu un coup d'arrêt fatal. Depuis, même les cercles littéraires arabes n'ont plus qu'une question sur les lèvres et sous la plume : comment s'en sortir ? La littérature arabe suffoque de ne plus pouvoir s'adonner à sa vocation réelle, tant elle est parasitée par des préoccupations surgies d'une nuit inconnue de Schéhérazade.

1979 ! Cette année-là, au mois de février, Khomeiny quitte Nauphles-Le-Château et fait un retour triomphal à Téhéran, à bord d'un avion Air France, gracieusement mis à sa disposition par le Gouvernement de l'Hexagone. L'image de sa descente d'avion, accoudé au bras du commandant de bord français, est dans toutes les mémoires. L'homme impressionne. Plus par son silence que par sa parole. Les intellectuels européens de tous bords sont émerveillés devant cette ombre prophétique, qui, par la seule force d'un charisme ambigu, réussit à abattre un monarque parmi les plus puissants de la terre. C'est à travers le miroir européen, pour la première fois valorisant, que des jeunes immigrés se découvrent une islamité identitaire dont ils peuvent être fiers.

Au même moment, comme pour porter le deuil d'une promesse de laïcité, les rues de la capitale iranienne, naguère moderne, sont investies par une multitude de tchadors dont le port imposé aux femmes est la première décision du nouveau régime. Les ennemis intérieurs de l'islam, à savoir les sbires du Chah, les drogués, les homosexuels, mais aussi les opposants laïcs qui osent disputer aux barbus une part de la victoire, sont pendus à même les réverbères et les grues. Ce spectacle macabre rend fous les enfants qui vont être, bientôt, lancés en bombes vivantes contre l'armée de Saddam, avec une clef pendue, elle aussi, mais à leur cou. Elle est censée leur ouvrir les portes du Septième ciel. Mais les intellectuels occidentaux n'osent pas trop taper sur cet islam enrôlé, par ailleurs, du bon côté de la phase ultime de la guerre froide.

Effectivement, cette année-là, au mois de juillet, la CIA, avec la complicité des Services pakistanais et saoudiens, se met à former et à armer une guérilla contre le gouvernement communiste de Kaboul. Ce dernier, le couteau sous la gorge, appelle l'Armée rouge à son secours. Les Russes débarquent, fin décembre. Une formidable nuée de barbus est lancée moins contre l'envahisseur que contre l'infidèle, l'athée. La religion, dans ces régions-là, continue d'assurer l'intérim d'une patrie aux contours encore flous.

Les exemples abondent dans l'histoire où des puissances occidentales essayèrent d'instrumentaliser l'islam à leur profit. Prenons Elisabeth 1<sup>re</sup>. En 1588, l'année où *l'Invincible Armada* fut plus qu'à moitié détruite, la reine proposa au sultan Murat III une alliance contre Philippe II. Le soutien de la reine d'Angleterre aux révoltes protestantes en Irlande et aux Pays-Bas, l'emprisonnement puis l'exécution de Marie Stuart, provoquèrent l'ire de l'Espagne catholique. La guerre devait durer dix ans. Elisabeth voulait entraîner la puissance ottomane dans un combat contre un ennemi commun, mais surtout contre « *un chef idolâtre* ». L'alliance, précise M. Rodinson, « *est cette fois proposée sur un plan idéologique, monothéistes stricts contre catholiques suspects*<sup>10</sup> ».

En 1806, l'empereur Napoléon 1<sup>er</sup> fit traduire en arabe un manifeste destiné au calife ottoman, en vue, nous dit Henri Dehérain, d'exciter le « fanatisme des musulmans » contre les Russes orthodoxes<sup>11</sup>.

Troisième exemple : Sur le conseil d'experts anglo-américains, la Turquie laïque dut pour monter son peuple contre le communisme qualifié d' « athée », reprendre dès 1951, « un peu de religion » selon une litote de Massignon<sup>12</sup>. Ce « peu de religion », s'est traduit, durant les dix années de Adnan Menderes, par la construction de cinq mille nouvelles mosquées financées par le généreux contribuable américain.

L'islam en Arabie saoudite est régi par le rite wahhabite, du nom de son fondateur Muhammad ibn Abd al-Wahhab. Plus musulman que Mahomet, il allait forcer l'islam à marcher à reculons vers ce qu'il prétendait être sa pureté originelle. L'impasse est historique. Ce qui est dramatique pour les pays d'islam, c'est que cet imam complètement bouché était contemporain de Voltaire. L'Occident se libérant allait conquérir l'avenir au moment même où l'islam s'enfonçait dans les abîmes d'un passé qui n'était même pas le sien.

Le wahhabisme a été longtemps regardé comme un épiphénomène. La découverte du pétrole dans la presqu'île arabique lui donnera un destin. Jamais l'anticommunisme primaire n'a joué aussi pleinement qu'en Arabie saoudite.

La CIA n'aura aucun mal à manipuler les Saoudiens, à les dresser contre les forces arabes du progrès. Ce sont eux qui financeront, plus tard, les Contras de sinistre mémoire au Nicaragua. Et pour finir en apothéose, ils iront à l'assaut de la forteresse Union soviétique. Pour ce faire, ils fourniront argent, volontaires et un chef qu'ils renieront plus tard : Oussama Ben Laden. Formé par la CIA, ce dernier planifiera les attentats de New York et de Washington. Au plan purement technique, les instructeurs américains ont de quoi être fiers de leur élève.

On a beaucoup glosé sur Ben Laden. Mais une question a été soigneusement éludée. Pourquoi le disciple s'est-il retourné contre son maître ? Il avait, nous en sommes à peu près sûrs, obtenu de substantielles promesses pour l'après-guerre.

---

<sup>10</sup> Maxime Rodinson, *op.cit.* p. 56.

<sup>11</sup> Henri Dehérain, *S. de Sacy, ses contemporains et ses disciples*, Lib. Orientaliste Paul Geuthner, p. VIII, Paris, 1938.

<sup>12</sup> L. Massignon, art. *L'Occident devant l'Orient Primauté d'une solution culturelle*, dans la revue *Politique étrangère*, avril 1952.

L'homme rêvait d'être à la tête d'un vaste califat et voilà qu'il s'entend dire : Repos ! Vous pouvez disposer. Qu'allait-il faire de ses Afghans arabes formés à la dure ? Eh ! bien, il refuse la démobilisation, sa mission n'est pas terminée. S'il a pu terrasser le Russe mécréant, c'est qu'il est capable de donner une bonne leçon à l'Américain parjure. Durant les années quatre-vingt-dix, on retrouvera ses pétrodollars et ses Afghans dans les rangs du Fis, en Algérie et chez la Jamâ'a islamiyya, en Egypte. Sa théorie des dominos, lui faisait penser que si ces deux grands pays tombaient, le reste du monde arabe suivrait. Il est responsable de la mort de dizaines de milliers de victimes. Mais sa qualité de terroriste ne lui fut reconnue qu'après le 11 septembre. Il est des morts qui ne comptent pas.

L'islam a quatorze siècles d'âge. Ses dérives n'ont jamais été aussi sanguinaires. Pourquoi cette exceptionnelle violence et pourquoi maintenant ? Vaste question. Deux éléments de réponses parmi une bonne centaine d'autres. On n'insistera jamais assez sur le fait que l'islam n'est pas le moteur de l'intégrisme. Il n'en est que le carburant. La preuve, c'est qu'aucun chef islamiste, je dis bien : aucun, ne peut se targuer d'une formation sérieuse en sciences religieuses. Les intégristes algériens ne savent même pas prier correctement. En manipulant l'islam au gré de leurs intérêts, les Américains ont semé le vent et s'étonnent de récolter la tempête. Le conflit israélo-palestinien, les échecs politiques cumulés, la présence non souhaitée de bases militaires étrangères en terre arabe, l'exaspération tous azimuts... Et ce n'est pas fini.

Quand G. W. Bush enjoint à la Syrie de se démocratiser en prenant exemple sur l'Irak et sur l'Afghanistan, de qui se moque-t-il ? Des Arabes, certes, mais également de la démocratie, elle-même. Et cela est doublement inacceptable. Il a livré l'Irak au chaos et chevillé l'Afghanistan à ses deux opiums, le pavot et la religion. Je ne suis pas communiste, mais je dois reconnaître que le régime afghan prosoviétique a tenté d'insérer le pays dans l'histoire, ne serait-ce qu'en ouvrant les écoles aux filles. Le premier exploit de Ben Laden, c'est d'avoir fait exploser une classe d'école à Kaboul. Elle avait été visée parce qu'elle était mixte. Tous les enfants, garçons et filles, sont morts. Le maître, blessé, a été traîné dans la rue et achevé par éviscération. Les instructeurs de la CIA, furent impressionnés par l'audace du coup. Or, ce crime n'était pas moins abominable que les attentats du 11 septembre.

Qu'en est-il des musulmans qui vivent en Europe et y gagnent leur vie ? Certains y sont nés. A voir les choses de chez nous, c'est une chance inouïe que des Arabes vivent enfin dans des pays démocrates et à la pointe du progrès. D'où vient l'animosité que nombre d'entre eux portent au continent qui les accueille ? Est-ce parce qu'ils perçoivent sa civilisation comme celle de l'objet ? Est-ce parce qu'ils s'y sentent eux-mêmes des objets ? Délit de faciès, délit de prénom, racisme rampant, apartheid qui ne dit pas son nom. Ce qui effraie ces têtes meublées de prêt à penser, c'est aussi cette déconcertante destruction des tabous. La libération des mœurs telle qu'elle se pratique en Occident, est perçue comme un effet pervers d'une civilisation qui a atteint un trop haut niveau de développement. Et l'on comprend le désarroi que provoque dans des sociétés sous-développées, l'irruption de l'effet sans la cause. Il faut y voir aussi une raison supplémentaire du port du voile, une ceinture de chasteté chez des gens qui n'ont plus que cet honneur-là à défendre.

Ce constat ne nous dispense pas de réfléchir sur l'échec dramatique d'une cohabitation. L'intégration ou l'intégrisme ! Bien des jeunes ne virent s'offrir à eux que le deuxième terme de l'alternative. Que l'on ne me dise pas qu'ils ne sont pas intégrables. Ils ont été abandonnés à des prédicateurs, prédateurs de l'intellect, venus de loin, proposer des paradis clés en main.

Le wahhabisme a toujours eu des missionnaires entreprenants. Aujourd'hui, il dispose de chaînes de télévision satellitaires qui déversent à longueur de journée des émissions religieuses responsables du voilement des musulmanes et de la floraison des barbes chez les jeunes. Un véritable lavage de cerveau. L'intégrisme lave plus blanc, il n'aime pas la matière grise.

Le musulman moyen d'Europe ne comprend pas le revirement occidental à l'égard de l'islam. Hier encore, Khomeiny, les Afghans étaient portés au pinacle par les médias. Pourquoi sont-ils démonisés aujourd'hui ? Les immigrés ne sont pas prêts à tolérer ce qu'ils perçoivent comme une versatilité inacceptable de l'opinion occidentale. Ils ne se laisseront pas frustrer d'une fierté qui naguère leur a été reconnue à grand bruit.

Les gens de mon espèce, eux, seraient comblés si une illustration différente de leur civilisation était à l'ordre du jour. Ah ! que j'aimerais que l'on citât dans vos écoles et vos cénacles le Louis XIV des Arabes, le calife abbasside éclairé du IXe siècle, al-Ma'mûn. C'est lui qui encouragea le courant rationaliste de l'islam et relégua l'orthodoxie obscurantiste à leurs ténèbres natales. C'est lui qui fonda *Bayt al-Hikma*, la Maison de la Sagesse où les traducteurs s'attelèrent à enrichir l'arabité du patrimoine grec menacé de disparition et qui, retraduit, à partir de la version arabe, a été restitué à l'Europe.

Un jour, à Marseille, à la fin d'une conférence que je consacrai à l'étymologie arabe d'un grand nombre de mots passés dans les langues romanes ainsi qu'à l'influence décisive de la poésie arabo-andalouse sur les troubadours et sur le concept d'amour courtois, un jeune maghrébin, immigré de la deuxième génération, s'avança vers moi et me dit à brûle-pourpoint : « *Pourquoi est-ce qu'on ne nous a jamais inculqué cela auparavant ? En nous faisant prendre conscience de l'apport de nos ancêtres à la culture occidentale, nous serions mieux à même de nous y intégrer sans heurt ni complexe.* » Cette remarque inattendue me laissa rêveur. Avis aux ministères européens de l'Education. Il est urgent de travailler sur un programme de rééducation des jeunes esprits accidentés. L'école est notre dernier espoir.

Il faut se faire à l'idée que ces jeunes ont besoin de renouer, ne serait-ce que par atavisme, avec leurs origines. Voilà des années que je demande aux responsables européens de tout bord, de ne plus laisser le champ libre aux sirènes intégristes. Nous devons nous atteler à faire connaître aux allophones la meilleure part du legs ancestral. La laïcité n'est en rien remise en cause. C'est de civilisation et de civilité qu'il s'agit. Cela devrait intéresser les autochtones aussi.

Nous vivons dans le fracas assourdissant du choc des intégrismes. Ne soyons pas sélectifs, tous les intégrismes demandent à être combattus avec la même vigueur. Les Evangélistes de M. Bush ne valent pas mieux que nos islamistes. Ils participent tous à la destruction de l'aptitude de l'homme à l'universel. L'un de mes vœux les

plus chers, est celui de voir nos historiens respectifs œuvrer à défalsifier l'histoire, à reconnaître chez l'Autre ses justes contributions à la civilisation universelle. Souvent, les grandes réconciliations entre les nations dépendent moins d'une rectification des frontières ou d'une réparation d'un préjudice matériel, que d'un réajustement sémantique. Lors d'un colloque arabo-espagnol, je demandais à ce que l'on envisageât la *Reconquista*, non pour ce qu'elle prétend être, mais comme une guerre civile, longue et cruelle, à l'issue de laquelle des Espagnols chrétiens ont vaincu et expulsé des Espagnols musulmans et juifs. L'Espagne, dans sa vérité profonde, est l'œuvre complexe de ses composantes historiques diverses et adverses. Elle s'auto mutilerait si elle refusait de revendiquer l'apport de ses morisques comme un acquit authentiquement ibérique. Le principe de cette proposition est valable pour tout ce qui pourrait fonder le dialogue euro-arabe.